

Laurent,

Depuis mon dernier séjour, j'ai été surpris de constater à quel point les paysages de la plaine avaient changé.

Tout est penché, tout est roseau, sauf quelques pylônes géants, et encore.

Les arbres, les poteaux, certains bâtiments dont les cheminées de la raffinerie et les échassiers eux-mêmes penchent. Les clôtures aussi. Les éléments sont devenus complices d'une évasion massive de moutons et de vaches.

Même les gens penchent sous les cris du vent et je ne sais plus comment me mettre. Les constructions récentes n'ont plus d'ouverture côté estuaire. Elles font le dos rond et prennent des bourrelets de sable et de terre.

Les saules pleureurs imitent les pins parasols et les bateaux de croisières échoués dans les marais sont passés de forteresses flottantes à forteresses immobiles.

En se promenant dans les bocages, on croise une multitude de méduses arboricoles, chalées ici par les vents. J'ai failli m'en prendre une en pleine face en me rendant à l'observatoire (penché lui aussi désormais).

Je devais simplement régler quelques affaires concernant la vente avec le notaire et je me retrouve à compiler des récits farfelus, presque mystiques, en passant dans les bistrots, les bureaux et la cuisine des voisins. Je ne sais pas pour combien de temps j'en aurai.

J'ai la sensation que mes souvenirs, mes habitudes appartiennent à un monde passé ici. Ce que je pense savoir me paraît inutile, décalé, obsolète. Ce n'est pas déplaisant d'un côté, mais c'est anxigène, notamment pour la population locale. Certains sont déjà partis. Ils ont fui le vent qui rend fou, qui sabote et balaye les certitudes.

Ecris-moi ou appelle-moi à l'auberge, j'aurai besoin de garder un ancrage dans le monde d'ailleurs et avoir des nouvelles m'apaisera.

A bientôt frangin.

Sophie

